

supplément
les Gens d'images

l'UQAM



Etudiants à la C.E.

Requêtes rejetées par la Cour

Dans des jugements rendus le 29 novembre dernier, l'hon. juge Gérard Deslandes, de la Cour supérieure, a rejeté les requêtes d'étudiants de l'UQAM en vue d'obliger le conseil d'administration de l'Université à les nommer officiellement afin qu'ils puissent occuper leur poste de représentants des étudiants à la Commission des études, où ils avaient été élus «par acclamation» avec deux autres étudiants, en mai dernier.

M. Yves Cornut, étudiant, cherchait à obtenir l'émission d'un bref de mandamus en vue de se faire déclarer élu à la Commission des études et d'obliger l'Université à l'y laisser siéger à défaut de quoi il demandait une injonction interdisant à la Commission des études de se réunir

tant qu'elle ne lui permettrait pas de siéger ou tant que la Cour n'aurait pas entendu la cause au fond.

Le juge Deslandes n'a pas accordé l'émission du bref de mandamus et a rejeté la demande pour l'émission d'une injonction interlocutoire. Le tribunal considère qu'il n'a pas à se prononcer et ne se prononce pas sur les interventions des membres professeurs et de l'AGEUQAM.

Un autre étudiant, M. Normand Gosselin, cherchait, par la procédure exceptionnelle en requête pour jugement déclaratoire, à obtenir une déclaration à l'effet que les règlements de l'Université du Québec concernant la Commission des études étaient nuls et illégaux.

Le juge Deslandes a accueilli la requête en irrecevabilité produite par l'UQAM à l'encontre de la requête pour jugement déclaratoire et rejette donc la requête de M. Gosselin.

MM Cornut et Gosselin peuvent maintenant décider d'en appeler de ces jugements, s'ils le désirent, devant la Cour d'appel.

L'état de la coopération internationale à l'UQAM

Le dossier de la coopération internationale se porte bien à l'UQAM, qui participe activement aux différents types d'activités dans ce domaine. Mieux encore,

Suite au Rapport Marsan

Première discussion sur le Parc olympique

M. Claude Charron, ministre délégué au Haut-Commissariat à la Jeunesse, aux Loisirs et aux Sports, a rencontré la semaine dernière, à sa demande, la direction de l'UQAM. On le voit ici avec le recteur, M. Claude Pichette. Il s'agissait pour M. Charron, qui est également ministre responsable des installations olympiques, d'avoir un premier échange de vues avec la direction de

l'UQAM sur la recommandation du récent Rapport Marsan, qui propose l'intégration au Parc olympique des services d'éducation physique et des équipements sportifs de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université Concordia. Le ministre aurait l'intention de saisir le cabinet provincial de ses propres recommandations à ce sujet avant la fin de l'année.



Violence et plaisirs corporels

Y a-t-il un lien entre les plaisirs corporels et la violence? Plus précisément, entre les plaisirs corporels donnés à un jeune enfant et son attitude violente ou non violente à l'âge adulte? Des études anthropologiques ont décelé une telle relation de cause à effet dans certaines tribus de divers continents. Qu'en est-il dans nos sociétés industrialisées?

Une importante recherche transculturelle porte sur cette question, à laquelle participent des spécialistes américains, français, allemands, japonais, italiens, québécois, et peut-être bientôt, uruguayens (?). Le docteur James Prescott, qui s'intéresse à ce problème depuis déjà plusieurs années, coordonne le tout. Il oeuvre présentement au «National Institut of Child Health and Human Development», en banlieue de Washington.

Mme Mireille Lafortune, professeur au département de psychologie depuis 1970, est respon-

sable de la partie francophone de la recherche au Canada. Elle dispose, pour ce faire, d'une subvention de \$3200 du Fonds institutionnel de recherche de l'Université. Un étudiant de maîtrise l'assiste dans ce travail qui se fait en collaboration avec M. Josy Levy, directeur du module de sexologie. C'est d'ailleurs le congrès international de sexologie, organisé à l'UQAM l'an dernier, qui a donné le coup d'envoi à la réalisation de ce projet.

L'hypothèse à vérifier est la suivante: les jeunes enfants ayant eu des contacts physiques satisfaisants forment plus tard une population non violente; et inversement, ceux qui n'ont pas connu ces contacts physiques risquent de devenir des gens violents. L'information est recueillie à l'aide de deux questionnaires traduits en français par Mireille Lafortune. Le premier comprend cent questions sur les divers

thèmes reliés à cette hypothèse: affection, violence, sexualité, amour des parents, etc. Le second porte sur les renseignements biographiques habituels: âge, lieu de naissance; niveau socio-économique, religion, etc.

Pour l'instant, l'échantillon se compose essentiellement de volontaires émanant de quatre départements: psychologie, sciences juridiques, musique, administration. En janvier, l'équipe enrichira cet échantillon d'une partie des clientèles de quatre cégeps environnants; de l'Université de Montréal, et peut-être des minorités ethniques francophones. La collaboration inter-départementale devra donc s'intensifier pour mener à bien ce projet.

Mme Lafortune compte présenter les résultats de cette démarche lors du prochain congrès international de sexologie qui aura lieu à Rome, à l'automne 78.

C.G.

«celles-ci se situent dans le cadre des grandes missions de l'Université, et la coopération internationale est perçue comme un instrument privilégié de développement de l'enseignement, de la recherche et des autres services à la collectivité.»

Tel est le bilan du premier rapport consacré à cette question, entériné récemment par la commission des études. L'auteur, M. Denis Bertrand, doyen intérimaire à la gestion académique, a réalisé ce travail de compilation et de synthèse alors qu'il était doyen-adjoint au décanat des études avancées et de la recherche. L'inventaire n'est pas exhaustif, précise-t-il, et collige de 85 à 95 pour cent des activités de coopération réalisées au cours de l'année 1976-77.

Etant le premier de la série, le dossier ne permet pas d'effectuer des comparaisons quantitatives avec les années antérieures et les autres universités. Non plus de faire une évaluation qualitative de la coopération: «Il est encore trop tôt; l'institution est jeune, et ces échanges ont souvent des retombées à très long terme.» Toutefois, les indices recueillis sont éloquentes et positifs: «La coopération s'est développée d'une façon assez harmonieuse et structurée, à tous points de vue.

Nous avons atteint notre rythme de croisière à ce chapitre, et le temps est venu d'en baliser le développement futur.»

Voilà pourquoi ce constat est assorti de diverses recommandations contenues dans le rapport: l'élaboration d'une politique de la coopération où les objectifs, les priorités institutionnelles et les axes de développement seront clairement identifiés; le maintien et l'expansion des services d'information, d'animation et de support technique à ces activités; la préparation d'un rapport sur l'évolution de la situation au moins tous les deux ans; la diffusion des procédures expliquant la façon d'acheminer les différents types de dossier de coopération; une invitation à tous les départements et tous les secteurs pour qu'ils se dotent de priorités claires dans ce domaine, etc.

Voici un aperçu très schématisé des activités de coopération internationale en 1976-77. L'institution a oeuvré dans 11 projets intégrés différents (7 québécois et 4 français); cela implique une série d'actions coordonnées en fonction d'objectifs précis à moyen et long terme; elles sont entreprises par une équipe de professeurs qui utilisent divers moyens: missions, stages, bour-

[suite en page 2]

Conseil d'administration

A la réunion du 22 novembre, le Conseil d'administration a :

- nommé M. Jean Ménard, vice-recteur exécutif, au poste de vice-recteur intérimaire à l'administration et aux finances;

- confié à un comité formé du vice-recteur intérimaire à l'administration et aux finances, de représentants des étudiants, des professeurs, des employés de soutien et de l'Administration, la tâche d'enquêter sur la situation complète dans les cafétérias et de lui faire rapport lors de sa réunion de décembre;

- autorisé la signature d'une servitude de la CTCUM pour la station de métro Berri-DeMontigny;

- prolongé le contrat de M. Benoit Corbeil présentement affecté à la programmation du nouveau campus;

- accepté de faire partie de l'entente inter-universitaire de transferts de crédits et de droits;

- fait rétrocession au gouvernement du Québec de l'édifice et des terrains de l'ancien Institut de Technologie à la condition expresse de ne pas libérer les immeubles tant et aussi longtemps qu'il n'y aura pas déménagement, suite à la fin de la phase II du nouveau campus;

- accepté les politiques d'admission aux programmes de 2e et 3e cycles pour 78-79;

- accepté les politiques d'admission aux programmes de 1er cycle pour 78-79 mais avec une réserve pour la famille des arts;

- adopté la politique salariale de l'Université concernant l'engagement d'adjoints et d'attachés de recherche;

- adopté le projet de politiques de congés sabbatiques et de perfectionnement;

- adopté le projet de politique de répartition des postes de professeurs;

- nommé les directeurs des centres de recherche de CRESALA et de CERSE, MM. Marcel Gagnon et Conrad East;

- nommé les directeurs des modules de psychologie, d'arts plastiques et d'art dramatique, soit respectivement Mme Hélène Richard, Mme Andrée Beaulieu-Green, et M. André Bédard;

- nommé le directeur du département d'arts plastiques, M. Michel Fortin;

- nommé trois nouveaux membres de la Commission des études: M. Jacques Labelle, professeur, département de linguistique; M. Jean-Pierre Chêneval, professeur, département des sciences biologiques; Mme Claire McNicoll-Robert, vice-doyen, famille des sciences humaines;

- renouvelé les contrats de 59 professeurs dont 46 avec permanence;

- adopté le budget d'investissement;

- ratifié la création d'un fonds de développement pédagogique;

- amendé l'article 2.07.38 du règlement des études de 2e et de 3e cycles de l'UQAM concernant la prolongation des délais pour les étudiants;

- amendé l'article 2.18b du règlement des études de 1er cycle de l'UQAM concernant les conditions d'obtention d'un diplôme;

- accordé un prolongement d'un délai de maîtrise;

- changé le nom du module d'études urbaines en celui de module d'urbanisme;

- autorisé l'ouverture de cinq (5) postes de professeurs pour l'année 78.

Commission des études

A la réunion spéciale du 24 novembre, la Commission des études a réparti les cinq (5) postes de professeurs ouverts par le Conseil d'administration pour l'hiver 78, dont deux (2) postes au

département des sciences administratives; un (1) poste au département de psychologie; un (1) poste au département de sociologie et un (1) poste au département de design.

L'UQAM poursuit son aide au cinéma artisanal

Un des projets parrainé par le service d'animation socio-culturelle: les «Etats Généraux du cinéma artisanal», et dont on attendait beaucoup dans le milieu des cinéastes et des cinéphiles, n'a pas été, au dire de participants, à la hauteur de son nom. Mais, selon les mêmes gens, il n'a pas été pour autant raté ou inutile. «Il s'y est brassé beaucoup de choses», souligne l'organisateur, Louis Dussault.

Ce que l'on a le plus reproché à cette rencontre qui s'est déroulée au Conventum les 28, 29 et 30 octobre, c'est de n'avoir pratiquement regroupé que des Montréalais, alors qu'on voulait porter la discussion «à l'échelle de la province». d'où l'impossibilité de cueillir des données représentatives pour la préparation d'un mémoire sur le cinéma artisanal québécois, qui était l'un des buts du colloque. L'assemblée, à la clôture, a mandaté une équipe de huit personnes pour sillonner les différentes régions en vue d'en rapporter les éléments né-

cessaires à la mise en forme d'un rapport qui pourrait être étudié lors d'une prochaine rencontre.

Si, au colloque, les participants ont largement abordé la question de la production et de la diffusion du cinéma artisanal, aucun des délégués «officiels» — gouvernements, organismes parapublics, maisons coopératives de production, etc. — n'a promis d'aide immédiate ou proposé de solutions à court terme. Il reste que l'UQAM, au chapitre de la diffusion, a fait plus que sa part depuis un an. «Les Films du Crépuscule» qui sont un réseau de distribution du cinéma artisanal, a pu voir le jour et continue de fonctionner grâce, en grande partie, à des subventions des services aux étudiants. Ce réseau fait circuler les films dans les cégeps, les universités et certaines salles d'art et d'essai. C'est peut-être l'une des meilleures voies, sinon la plus spectaculaire, pour faire connaître ce cinéma «en marge» de la production industrielle.

H.S.

L'état de la coopération

Suite de la page 1

ses. Les ententes de coopération impliquant l'UQAM, l'ACDI et un pays étranger sont au nombre de 4: ACDI-Maroc-UQAM, ACDI-Mali-UQAM, ACDI-Pérou-UQAM, ACDI-Cameroun-UQAM. La plupart des projets dépassent la



M. Denis Bertrand

période étudiée, et font suite à un protocole ratifié formellement par l'Université qui s'engage à fournir des services (enseignement, recherche ou autre) à une institution, un gouvernement étranger, une organisation internationale.

Les échanges de boursiers et de stagiaires sont nombreux: 65 boursiers de l'ACDI et 8 Français ont étudié à l'UQAM, alors que 9 «anciens» d'ici sont allés en France.

Quant aux activités ad hoc, elles ont des objectifs plus limités et à court terme: 35 personnes de l'UQAM ont accompli de ces missions et inversement, plus de 40 professeurs et chercheurs étrangers ont séjourné dans nos murs. Une seule mission de représentation est à signaler pendant cette période; en outre, des enseignants de l'UQAM ont occupé 3 des 6 postes de professeurs associés en France. Enfin, l'UQAM a

organisé l'année dernière deux grands colloques internationaux, en linguistique et en sexologie.

M. Denis Bertrand: «Ce rapport permet de constater que la grande majorité des activités de coopération sont de type paritaire, financées presque totalement par des sources externes, n'engendrant que peu de frais pour l'UQAM.» A quand la création d'un secrétariat ou d'un bureau chargé de coordonner les dossiers de coopération? «A l'heure actuelle, ce travail est réparti entre différentes personnes du décanat des études avancées et de la recherche. Pour l'instant, elles suffisent à la tâche. Même si le décanat a adopté le principe de la mise sur pied d'un tel secrétariat, nous n'avons pas jugé bon d'en faire la recommandation, étant donné la conjoncture.»

C.G.

L'ésotérisme à l'Université

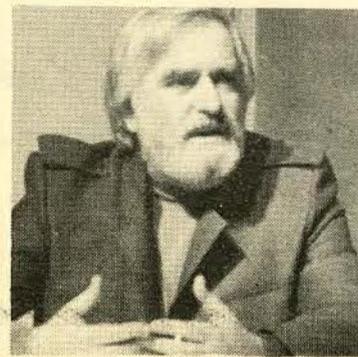
C'est un événement en soi que le thème de l'ésotérisme soit abordé dans le cadre universitaire, selon M. Jacques Languirand qui amorçait ainsi sa conférence du 22 novembre dernier: «La voie initiatique-introduction à l'ésotérisme.»

Invité par le département des sciences religieuses, l'animateur radiophonique et communicateur bien connu a attiré près de 200 personnes, un soir de presque-hiver en pleine grève des transports publics. «Il n'y avait qu'une vingtaine d'étudiants du module, souligne M. Louis Rousseau, directeur du département. Les autres participants venaient de l'extérieur. Il y a donc un véritable intérêt pour ces questions. Le phénomène Languirand a certes joué, mais les gens se déplacent en autant que Languirand aborde justement ces sujets-là.»

Pour Mme Marie-France James, professeur de cours «Introduction à l'étude de l'ésotérisme et de l'occultisme», il importait d'avoir un témoin dans le contexte québécois, prêt à aborder divers aspects de cette question. Il importait également de faire connaître les orientations du département, d'ouvrir vers l'extérieur les préoccupations de l'intérieur.

L'ésotérisme est dans l'air. Il est vrai, comme le disait Jacques Languirand, que notre époque a désocculté l'occulte, grâce surtout au fait que les scientifiques, portant intérêt à ces réalités, ont réellement franchi le mur de la matière. Le risque de superficialité, de prosélytisme, de sensationnalisme est d'autant plus grand que tout un chacun s'engage dans cette voie d'étude sans posséder les bases philosophiques, historiques, religieuses et scientifiques nécessaires.

«Beaucoup d'étudiants par ailleurs intéressés par ces phénomènes n'ont pas la formation générale qui leur permette de les approfondir et de les discerner, explique Mme James. Il y a donc le danger de rester au sensationnel, au périphérique. Je le sais



M. Jacques Languirand

par ma propre expérience, il faut vraiment payer le prix pour voir

clair dans ces questions.»

La venue de M. Languirand a permis d'en aborder quelques-unes à la lumière de ses recherches et de ses expériences, bien entendu relatives et partielles. D'autres témoignages pourraient élargir et compléter le tableau. C'est en ce sens que Mme James songe à organiser pour la deuxième session un colloque qui permettrait de réunir plus d'un invité pour une plus longue période.

Pour ceux que le domaine intéresse, les points de repère risqueraient alors d'être plus clairement fixés.

D.N.

lettres à l'Uqam

Aux usagers des cafétérias à l'UQAM:

Suite au communiqué du 15 novembre 1977 de la direction de l'université et à une lettre de monsieur André Boulet parue dans le journal «UQAM», nous avons cru nécessaire de répondre à leurs arguments qui défendent leur position dans le conflit présent.

Concernant les comparaisons qu'elle fait entre nos cafétérias et les restaurants de la rue Ste-Catherine, nous nous demandons si l'administration croit qu'il nous est possible de porter un jugement éclairé sans considérer le fait que les cafétérias sont un service à la communauté de l'UQAM et non pas une entreprise commerciale privée qui vise à faire des profits. Qu'ensuite elles n'ont pas à embaucher d'employés(ées) pour servir aux tables ni à offrir une grande variété de plats à son menu.

Si une étude sérieuse était faite pour évaluer le rapport coût-quantité-goût-qualité dans les cafétérias et dans les restaurants vraiment fréquentés par les étudiants de tous les pavillons, nous ne sommes pas certains que monsieur A. Boulet pourrait encore vanter son service comme il le fait actuellement et cela même s'il est vrai qu'on a remarqué une amélioration de la qualité et du goût au niveau du spécial du jour et des desserts, car le reste du menu lui, demeure assez pauvre comme alimentation de base.

Nous sommes d'accord avec la direction qu'on ne puisse laver un éventuel déficit des cafétérias à même le budget de l'enseignement et de la recherche, mais si on ne peut «vraiment pas» baisser

le prix des aliments sans grever le budget prévu et si la direction est réellement sympathique à la demande des étudiants, alors qu'elle mandate le recteur et tout autre membre de l'Assemblée des Gouverneurs (l'instance décisionnelle des universités au Québec). de l'UQAM, afin qu'on tente d'y faire retirer la réforme Després qui oblige l'autofinancement des services dont les cafétérias, la photocopie, etc... et de débloquer les fonds nécessaires pour combler «cet éventuel déficit».

Le Conseil Modulaire Etudiant d'arts plastiques

B. Lauzier
J.E. Joly
C. Paradis
C.P. Nolin
A.R. Rochon

L'équipe de rédaction a l'entière responsabilité du contenu du journal, qui n'engage en rien la direction de l'Université du Québec à Montréal.

l'Uqam

Volume IV, numéro 13
le 7 décembre 1977
Université du Québec à Montréal

publié par:
section information
Université du Québec à Montréal
1199 rue de Bleury, Montréal H3C 3P8
téléphone: 282-7040

rédaction: Claude Asselin, Claire Gauthier, Denise Neveu, Hélène Sabourin
photos: service de l'audiovisuel
Dépôt légal: deuxième semestre 1977
Bibliothèque nationale du Québec

Le prochain numéro de l'Uqam paraîtra au début de la session d'hiver

l'Uqam dossier

Au début de l'année universitaire, du 11 au 14 octobre, avait lieu à l'UQAM le premier congrès franco-québécois des Gens d'images. Parrainé par le département des sciences de l'éducation, organisé conjointement par l'Association des Gens d'images de France et une équipe de Québécois dont la coordonnatrice était Brigitte Sicard, professeur-sémiologue aux sciences de l'éducation de l'UQAM, ce congrès visait essentiellement, en réunissant des praticiens et des théoriciens, «à définir un statut de l'image».

Le congrès des Gens d'images s'est ouvert par un exposé verbal. M. Pierre Bordeleau, sémiologue de l'Université de Montréal, s'en est presque excusé: «Cela peut sembler paradoxal car on devrait plutôt l'ouvrir par un exposé d'images. Choisir en plus un sémiologue pour prononcer cette première conférence, c'est courir le risque d'entendre parler des images avant d'en voir. Mais ce paradoxe et ce risque assumés nous font croire qu'il faut malgré tout user de paroles pour mieux comprendre les images, car c'est par elles que le sens est prêté aux images. «Il n'y a de sens que nommé», disait, en effet, Roland Barthes.»

Le ton était donné. Paradoxal, le congrès le fut jusqu'à la fin.

Dans sa communication, qui paraîtra dans «Les Actes du Congrès» le printemps prochain, avec l'ensemble des exposés et des bilans-synthèses des ateliers, M. Bordeleau abordait le thème de la psychosémiotique de l'image (Comment le sens vient aux images? Comment le spectateur prête-t-il un sens aux images?). Il a terminé son exposé en faisant part d'une «petite expérience» qu'il a menée auprès de ses étudiants en sémiologie audio-visuelle. Pour la plupart des enseignants en exercice, au primaire et au secondaire, dont les âges varient de 25 à 45 ans.

Il leur a fait voir l'affiche du «Premier congrès franco-québécois des Gens d'images» et leur a posé deux questions:

- Que veut dire cette image? En leur demandant d'interpréter dans une phrase complète, sujet - verbe - prédicat, la partie centrale de l'affiche, la partie la plus iconographique.

- Pouvez-vous justifier à l'aide des éléments visuels de l'affiche la réponse à votre première question?

Regrettant de ne pas avoir le temps de faire une analyse exhaustive du corpus recueilli auprès de ses étudiants, M. Bordeleau a invité les participants du colloque à réfléchir sur quelques réponses qu'il a obtenues à la première des deux questions: «Que veut dire cette image?»

• L'être humain est plus ou moins assoiffé de connaissances selon ses intérêts.

• Que la lumière soit, car la télévision est douce.

• Que l'image soit plus douce.

• Elle représente beaucoup de parlotte qui ne donne pas beaucoup de résultats. On demande que ce soit plus clair.

• Il va plonger dans le noir et se couper la langue.

Conception graphique: Maurice Macot

• Les Gens d'images vont essayer de philosopher sur le langage avec la participation de l'Université du Québec.

• La télévision, c'est la lumière et la vie de notre société.

• Une association de francophones, enthousiastes d'images, se regroupent à l'Université du Québec pour se délecter plus ou moins selon le cas de noir et blanc et de couleur.

• La télévision devrait avoir plus d'images, moins de bavardage, sinon elle deviendra une vieille ampoule servant uniquement à éclairer le salon.

• Cette image exprime un problème que l'on peut résoudre ou définir qu'à la lumière d'un congrès.

• La lumière faite sur le sens de l'image dans le monde, vue par deux peuples francophones.

• L'incertitude des media dans la transmission des informations.

• Les Gens d'images et l'UQAM, par le biais de la télévision éducative renient le cinéma, tirent la langue à celui-ci. On demande par le texte une plus étroite collaboration entre le cinéma et la télé.

• L'affiche signifie: Appel alarmant au peuple, venez donner du sang.

«Malgré eux, a dit M. Bordeleau, mes étudiants vous ont tracé tout un programme! Bon congrès!»

Programme chargé, en effet, qui annonçait jusqu'à dix ateliers le même jour et à la même heure. Qui regroupait autour de 350 participants, trente «intervenants» de France et trente-sept du Québec. Qui ont communiqué chacun à sa manière: exposé-conférence, animation d'atelier, débat-rencontre.

Inutile et impensable, dans le cadre de ce journal, de vouloir faire revivre toutes les minutes du congrès; les «Actes» s'en chargeront.

Mais il nous a semblé intéressant de recueillir des témoignages de quelques participants français à ce 19e congrès des Gens d'images qui pour la première fois se tenait au Québec.

les mille mots des gens d'images

• Les media technologiques nous permettent-ils de mieux communiquer?

• La communication par l'image serait un moyen d'expression plus ou moins brillant.

• Venez faire en nous la lumière, venez voir, venez discuter.

• Siéclarer sur le côté positif et négatif du langage visuel de l'image.



Persuadé que cinéastes, photographes, metteurs en page, dessinateurs, graphistes, devaient s'organiser au même titre que les Gens de lettres, le journaliste Albert Plécy fondait en France avec quelques amis, en 1955, l'Association des Gens d'images.

Vingt-deux ans plus tard, Mme Suzanne Mercier, secrétaire générale de l'Association, constate que les Gens d'images sont restés marqués par leur fondateur: «Même si Plécy a accouché d'un bouquin «La Grammaire de l'image», ce n'était pas exactement un homme de pensée, un théoricien. Il aimait les images pour les images. Nous étions quelques-uns à lui dire: Une image, s'il n'y a pas une pensée derrière, si ça ne fait pas réfléchir, ça n'a pas d'intérêt».

L'Association, dès le départ, se voulait ouverte à tous les créateurs dans le

...comme les Gens de lettres

domaine de l'image. «Ca, c'était une excellente idée. Qui a permis, avec les années, qu'aux praticiens de toutes disciplines audio-visuelles s'ajoutent quelques théoriciens intéressés par la communication visuelle et la science de l'image. Mais il faut dire que si l'Association compte peu d'universitaires, c'est que l'université française, restée traditionnelle de la Lettre, ne s'intéresse guère à l'image. Ainsi peut-on dire, que presque tous les théoriciens de la communication visuelle et les sémiologues de l'image chez nous, sont venus ici au congrès franco-québécois.»

Si, en principe, l'Association tient un congrès chaque année, elle multiplie volontiers les colloques. «L'Association des Gens d'images est très informelle. Elle évolue comme un ectoplasme».

Tenir un congrès au Québec, c'était une idée de M. Plécy. «Il fallait, disait-il, éclater de notre hexagone. Et pourquoi pas aller chez les Canadiens-français?» (Albert Plécy est mort quelques mois avant le congrès). Mme Mercier, prenant la relève, a mené la barque à bon port. Le hasard l'a fait rencontrer le professeur de sémiologie Brigitte Sicard, de l'UQAM. «Comme je

suis très concrète - je joue les personnes - j'ai tout de suite cru qu'organiser un congrès franco-québécois avec elle, ce serait passionnant».

Le congrès, dans l'ensemble, ne l'a pas déçue. «J'ai entendu des exposés de haut niveau, participé à des ateliers intéressants, vu des documents visuels exceptionnels». Mais elle ajoute: «Trop de théoriciens, pour épater, créent un langage à partir de l'image, qui est en fait un jargon incompréhensible.» En contrepartie, elle souligne l'apport de M. Pierre Bordeleau, sémiologue. «Lui sait très bien mêler la pratique à l'analyse des images. Je pense que peu de gens savent voir. Et c'est ce qu'enseigne M. Bordeleau aux étudiants. Il leur apprend à avoir un esprit d'analyse leur permettant de voir des images avec autant d'intérêt et d'intelligence qu'ils écoutent un cours.»

Se retrouver entre Français et Québécois a été pour Mme Mercier, une expérience enrichissante.

«L'an prochain, nous voulons élargir encore le cadre de nos assises. Le congrès se tiendra à l'Université de Strasbourg, avec l'appui de l'ONU et de l'UNESCO. Les



Mme Suzanne Mercier: «L'un des grands mérites du fondateur de l'Association fut de donner un statut de noblesse au photographe.»

Belges et les Suisses se joindront aux Français et aux Québécois, ainsi que des Africains francophones en stage d'études en France. Il y a maintenant des gens nouveaux, une atmosphère, un air nouveaux: ça va repartir.»

Un point noir dans ce premier congrès franco-québécois: la non-participation des étudiants, sauf en ce qui concerne l'organisation matérielle. Une heureuse exception: l'exposition «Trait pour trait» qui regroupait les photographies de cinq étudiants en communication de l'UQAM.

L'exposition, appuyée par la Galerie UQAM, organisée par Yves Malo, étudiant, se tenait dans le hall du pavillon Lafontaine, pavillon où se sont déroulés les travaux du congrès. «Nous avons déjà établi les contacts pour que l'exposition-photo «passe l'eau», soit présentée à Paris et peut-être en province dans les prochains mois. Nous connaissons votre cinéma, votre théâtre, nous sommes vraiment intéressés à ce que viennent en France des «photos-galeries».

«Trait pour trait»

Exposition d'étudiants de l'UQAM

Richard Geoffrion

J'ai commencé à faire de la photographie il y a cinq ans, à la naissance de ma petite fille Sarah. Depuis longtemps j'attendais une occasion pour m'acheter un appareil. Après un séjour de deux ans en art, j'avais compris les notions élémentaires d'une bonne composition picturale. Ensuite, pour compléter mes connaissances techniques, j'ai travaillé comme technicien de chambre noire dans différents laboratoires professionnels. Puis, petit à petit, du noir au blanc, à la couleur, en passant trois années en communication à l'UQAM, je m'intéresse au portrait. J'ai le plaisir ici de vous en présenter douze, tous faits spécialement pour cette exposition.

En somme, c'est le portrait d'une génération qui est la mienne. J'ai fait ces portraits sous le thème: Face à Face. Pour atteindre cet objectif, j'ai volontairement décidé d'utiliser une lentille normale et un grand angulaire afin que le sujet se sente photographe, que la communication s'établisse entre lui et le photographe.

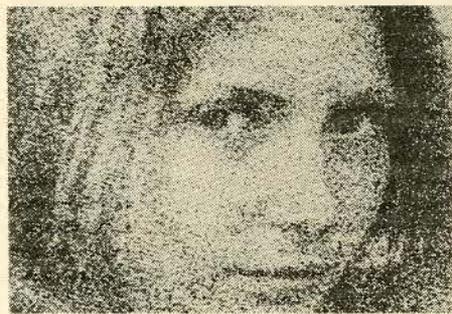
Toutes mes photos sont faites à l'éclairage naturel, à la rigueur une cent watts devenant source de lumière. Dans l'ensemble, mon studio consistait dans l'utilisation de l'environnement présent. Je remercie tous ces visages que j'aime et tous ceux qui m'ont encouragé.



Renald Bellemare

J'ai réuni quelques portraits, relevant plus du porte-folio que d'une recherche poussée sur un thème ou une technique précise.

Certaines photos datent de mes débuts, d'autres sont toutes récentes, mais chacune d'elles me rappelle des moments importants. Ce sont presque des photos-souvenirs: partant de l'autoportrait sur le bord d'une plage de la Caroline, à la photo d'un ami dans une tempête de neige tout à fait québécoise, en passant par St-Léon au Lac St-Jean, sans oublier de revenir à Montréal.



Anne de Guise

Je vois plus que je regarde. Je sens les moments beaucoup plus que je ne les choisis. J'observe de l'intérieur, et ce n'est que par la suite que la photographie elle-même m'apparaît dans toutes ses composantes réelles; lumière - cadrage - structure interne - expression. C'est pourquoi la photographie est d'abord pour moi une façon de sentir ce que je vois, de m'imprégner instantanément de toute image que je traverse en choisissant de façon organique le moment du quotidien qui arrive le mieux à faire valoir ce qui a été senti.

Les thèmes, souvent des scènes de rue, des gens que je rencontre, que j'aime, des fêtes populaires, sont toujours pris au creux d'un geste spontané, ordinaire, d'une pause, d'un temps d'arrêt au sein du réel, du mouvement social, et sont les témoins de ce parti-pris existentiel que l'on pose sur toute chose et par surcroît, sur tout regard.

L'important c'est de le donner à sentir de façon tangible. L'appareil s'en suit toujours.

Yves Malo

Il est difficile d'expliquer, même pour soi-même, ce qui nous pousse à photographier ceci plutôt que cela, de cette façon plutôt que d'une autre. Tous ces choix sont arbitraires, et correspondent à des motivations que l'intéressé peut difficilement formuler.

Pourquoi photographier en studio, un lieu plus près du bloc opératoire que du salon de thé? Pourquoi le nu, avec son esthétisme galvaudé, oscillant entre la planche d'anatomie anthropologique et les journaux jaunes?

Au-delà, il y a le rapport photographe-sujet, le rapport entre celui qui tient le «Kodak», le voyant, et celui qui regarde la caméra, le vu. Quatre yeux (ou six) qui visent le même morceau de verre, pour se confondre sur une surface de sels d'argent, qui seule témoignera, trait pour trait.

Rapport de confiance, rapports d'attente mutuelle, consentement réticent, ou arro-



gance, modèles jouant sur eux-mêmes, modèles attendant la consigne... Situation catalysante, où chacun des côtés du viseur se redéfinit à chaque pose l'un à l'autre.

La photographie narre difficilement, plutôt elle réfère. Et ici, la référence n'a ni espace, ni temps. Il reste des corps, avec l'expression qu'on veut bien leur donner.

Guy Bellavance

Photo prise dans une réception. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un portrait au sens strict, elle m'apparaît rendre assez bien compte de la distance entre les sujets et le photographe; la plupart des gens étant crispés et intimidés devant l'appareil, j'ai préféré ici celle où ils étaient de dos et en groupe.





Anne-Marie Laulan: Pour une communication centrée sur le destinataire.

à la défense des matraqués de l'image

Invitée il y a quatre ans par le gouvernement canadien «en mission d'exploration-contact sur le rôle de l'image dans la formation», Mme Anne-Marie Laulan, sociologue spécialisée dans la communication visuelle, avait été «éblouie et marquée par la façon très intelligente dont on concevait ici la formation dans des perspectives d'animation. Non pas avec des concepts.»

Mais le congrès des Gens d'images l'a déçue sur ce point: «trop de conférenciers, surtout des Québécois, dit-elle, étaient horriblement universitaires. Et présentaient leur communication dans une forme magistrale. Ce qu'on ne fait plus en France depuis Mai 68».

Ça, c'était le côté négatif. Mme Laulan, par contre, a vu dans les débats-rencontres, les discussions informelles, les petits ateliers, beaucoup de choses positives. «Là, personne n'est resté poli. Tout le monde s'est impliqué, a pris parti. Ça n'arrêtait pas... Il y avait des incidents. Puis des réconciliations. Des découvertes. Sous cet angle, ce fut un congrès très vivant! L'image, c'est baroque, c'est une structure foisonnante; pas étonnant que les Gens d'images soient eux-mêmes un peu contradictoires, un peu foisonnants.»

L'exposé de Mme Laulan sur la «remise en cause des schémas de communication, fut vertement critiqué. Ce qui ne lui a pas déplu du tout. «J'ai eu un feedback énorme. Pas du côté de la délégation française, mais de la part de quelques universitaires québécois et surtout de la part de simples participants qui ont dit avoir beaucoup réfléchi, à la suite de mon intervention, sur le rôle de la technologie... qui peut-être occulte la communication.»

«Je me place dans une perspective sociologique qui n'est pas une perspective marchande, ni une perspective de production, ni une perspective d'analyse du

message. Je suis effectivement à part. Et par dessus le marché, je passe mon temps à dire aux producteurs et aux créateurs qu'ils se font plaisir à eux-mêmes, qu'ils cherchent surtout à gagner de l'argent, qu'ils n'ont pas suffisamment de respect pour ceux à qui ils adressent les messages, surtout les «petits», les immigrés, les enfants. Dans mon exposé, je me suis définie avec eux.»

Pour bien se faire comprendre, elle rappelle l'exposé de M. Bernard Planque, ingénieur conseiller en communication visuelle, dont la façon de voir les choses est aux antipodes de la sienne: «On a fait vendre ceci et cela, répétait-il. C'était une conception triomphaliste de la communication. Effectivement, il vend. Sa boîte marche bien. Mais, moi j'entends la voix de ceux qui sont frustrés, toujours agressés, qui ne sont pas satisfaits par les produits.»

Mme Laulan dit ne pas vouloir jouer les Cassandra de la communication, ni «poser d'exclusive». «J'ai rappelé que, moi aussi, j'ai commencé par la sémiologie. Mon premier travail a été publié sous le titre: «Le langage de l'image». Mais, à cause des résultats que j'ai trouvés, je me suis rendu compte que ce n'était pas le message qui était l'axe fondamental, mais cette diversité qu'ont les différents groupes d'interpréter les messages.

«Et je trouve que, ce qui s'est passé au congrès, en est une démonstration absolument merveilleuse. Parce que, continuellement, vous aviez des sous-groupes de «Québécois, de Français, de praticiens, de théoriciens, qui, entendant les mêmes communications, y réagissaient différemment.» Elle souligne, à ce sujet, l'exposé de M. Thierry Davoust, photographe, qui a divisé les congressistes en deux camps; la communication de M. Pierre Savignac, iconicien de l'Université Laval, qui a fait bondir les sémiologues.

Un sémiologue québécois, René Payant, a présenté, à son avis, un exposé exceptionnel lors de la rencontre au Musée des Beaux-Arts, sur «L'analyse d'un message publicitaire à la Renaissance à partir d'une fresque de Masaccio», (exposé, celui-là, qui a presque fait l'unanimité des congressistes).

Mme Anne-Marie Laulan, professeur, se consacre maintenant à la recherche. Mais toujours dans le domaine de la communication visuelle. Elle publiera un ouvrage sous peu: «Les cris sur l'image» qui montrera, dit-elle, qu'aujourd'hui, on étouffe les gens, on les matraque de messages visuels qui sont une forme supplémentaire de manipulation.»

la sémiologie : trop, c'est trop

Une part trop belle a été donnée aux sémiologues durant le congrès déplorait, à la clôture, Mme Irène Prax, psycho-pathologiste, chercheur à l'Université de Nanterre, aux sciences de l'éducation. «J'ai conscience du manque certain de conceptualisation valable dans le domaine de l'analyse de l'image, mais point trop n'en faut! Surtout quand le but du congrès est la communication, d'abord entre deux peuples et ensuite entre praticiens et penseurs.

«La sémiologie est un outil dont l'efficacité n'est plus à démontrer. Mais l'image analysée, décortiquée, mise en concepts, finit par perdre son sens et le spectateur non spécialiste a l'impression, lui, de perdre les sens devant une telle acrobatie verbale.

«Il eut fallu donner un peu plus la parole à ceux qui font l'image et nous la montrent.»

Face à ce «déluge de concepts» comme elle dit, Mme Prax a été étonnée de la facilité qu'ont les Québécois de communiquer d'une science à l'autre. «Vous n'avez pas sectorisé votre langage. Nous, Français, nous avons tellement surinvesti le Verbe, nous l'avons enrichi à un point tel que chacun parle un discours qui est inaudible à l'autre. Chaque science maintenant a un discours spécifique.»

De tous les délégués français, Mme Prax fut l'une des plus actives; on l'a vu dans plusieurs ateliers. Elle s'est dit frappée par «l'intérêt qu'ont les Québécois d'animer, de faire participer, plus que de discuter.»

Elle donne l'exemple de l'atelier de Gilles Thérien, cinéaste et professeur de sémiologie à l'UQAM. «Au lieu de disserter sur «l'inefficacité de l'image politique cinématographique» (sujet de son atelier), Thérien a invité les gens à filmer le débat entre deux comédiens et les participants.» Débat-provocation, faut-il préciser, soi-

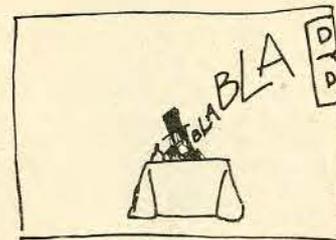
gneusement préparé mais donnant l'impression d'être spontané: les cameramen d'occasion croyaient prendre «en direct» un événement au déroulement imprévu.

«Première constatation, souligne Mme Prax: chacun est arrivé avec des images différentes d'un même événement. Ainsi, cette mise en scène astucieuse a-t-elle permis, après le visionnement immédiat des bandes, de montrer la subjectivité de chaque opérateur, dans son choix des plans et angles de prises de vues directement liés à ses a-priori.

«Thérien laisse songeur quant à l'objectivité des reportages ou des films politiques.»

Mme Prax qui venait pour la première fois au Québec, a durant le congrès «découvert» les Québécois dans leur différence et leur originalité. «J'avais l'impression qu'on parlait français, puis que ce qu'on disait d'un côté était entendu de l'autre et vice versa. Mais je me suis aperçu que les mots ne trébalaient plus depuis longtemps la même signification. C'est un obstacle certain. Mais je pense que la richesse de nos futurs échanges sera d'autant plus grande que nous nous accepterons dans nos différences fondamentales. Nous ne serons plus alors dans le registre de la «colonisation, ou plus subtil, de la «rééducation» mais dans celui du dialogue et de la communication.»

L'exposé qu'a donné Irène Prax sur les travaux qu'elle mène avec Monique Linard, sémiologue de l'image, en autoscopie (problèmes de l'image de soi face à un instrument, la vidéo) fut perturbé par deux ou trois de ses compatriotes en désaccord, semble-t-il, avec sa méthodologie et son idéologie. «Dans les universités françaises, on a l'habitude de ces bagarres, de ce genre de dialectique épuisante qui dure parfois des journées pour n'aboutir à rien. Mais, ma grande surprise fut d'en retrouver ici.»



Dessin: Fred

le message avant le médium

Dans le cadre de la journée consacrée à «L'image hors de l'université», M. Bernard Planque, ingénieur conseil, a abordé le problème de «la recherche d'idées en communication visuelle». Insistant sur le fait qu'à vouloir trop poser les problèmes en termes de technologie ou de média plutôt qu'en terme de communication, on réalisait généralement, des produits standards». C'est, dit-il, vouloir faire un film et ensuite se poser la question: pour qui?»

«Moi, j'essaie avec mes clients (compagnies privées, entreprises publiques, organismes sociaux) de prendre le système à l'envers, de placer en second lieu le choix du médium pour d'abord répondre aux questions: qui parle? à qui voulez-vous parler? qu'est-ce que vous voulez dire? qu'est-ce que vous voulez qu'on comprenne? à quoi voulez-vous sensibiliser les gens: à des concepts? à des savoir-faire?»

M. Planque qui est depuis longtemps membre actif aux Gens d'Images s'est dit peu surpris des querelles de chapelles ou des conflits entre praticiens et théoriciens

apparus durant le congrès; «Les professionnels de l'image reprochent beaucoup aux sémiologues de se contenter de mauvaises images, d'images pauvres. Cela les scandalise. Quand ils ont vu sur l'écran les images de Anne-Marie Laulan, ils ont dit: c'est pas vrai, cette image ne peut pas communiquer, elle n'est même pas lisible!»

Alors, en réciproque, les sémiologues reprochent aux créateurs d'images de ne pas se poser de questions sur leurs créations. «Vous faites de belles choses, leur disent-ils, mais vous ne savez pas comment vous les faites, comment elles sont reçues, comment elles sont lues.»

M. Planque venait au Québec reprendre contact avec des gens qu'il avait côtoyés l'an dernier lors d'un voyage d'information en matière de vidéo-animation, de télévision par câble, et de recherches audio-visuelles universitaires. «Il y a en France un rayonnement de la communication visuelle québécoise qui est extraordinaire. Tout ce qui a été expérience pragmatique chez-vous - TEVEC - Multi-média - Vidéographe - ça été des modèles chez nous. Dès que les

Français voient des gens qui font des choses concrètement, ils sont séduits.

«Ici, en Amérique, vous choisissez la solution qui réussit et non pas la plus belle intellectuellement. Nous, Français, c'est le contraire. Un exemple: On a fait un Concorde et vous avez fait un 747.»

«Votre langage est aussi un langage fonctionnel. Vous parlez pour être compris. Pour nous le langage, c'est un bel objet; la phrase doit être merveilleusement ficelée, mais qu'est-ce qu'il y a derrière? Je suis séduit par le discours des Québécois qui prend racine sur des choses concrètes.

C'est ce qui nous manque à nous. S'il y a une complémentarité à trouver, c'est là!»

Le congrès des Gens d'Image a, selon M. Planque, été une réussite. «Et ce que je trouve merveilleux, c'est qu'il a été fait avec des bouts de ficelle. Je crois que ce caractère bon-enfant facilite la communication. Il faut cesser dans les congrès de «materner» les gens. Peut-être faudrait-il réinventer le congrès «sauvage» qui laisserait la plus large part des initiatives aux participants.»



Bernard Planque: Des résultats inattendus. «En donnant des conseils «libres»... un peu comme le médecin vis-à-vis les laboratoires pharmaceutiques.»

l'espoir est en Italie!

Ghislaine Azémard et Jean-Claude Quiniou, du Centre d'étude et de recherches informatiques audiovisuelles et multimedia (CERIAM), sont venus au congrès des Gens d'images pour y trouver, sur les problèmes de la communication sociale, des échanges authentiques.

Leur atelier portait sur «La formation et l'appropriation collective des moyens légers de production et de diffusion de l'image, du son, du signe...et du sens». En fin de congrès, nous leurs avons demandé de situer leur démarche, leur travail.

Mlle Azémard s'y est d'abord opposée, invoquant qu'on aurait dû enregistrer l'ensemble du débat, en atelier, pour en rendre compte dans sa totalité, ou mieux, qu'on aurait dû faire une bande-vidéo où l'intervieweur aurait été lui-même participant, non plus seulement spectateur. La formule de l'interview sur cassette, de toute manière, lui paraissant comme de la mise en scène, de la mise en cage.

M. Quiniou, a, quant à lui, expliqué que ce n'était qu'à partir des Actes du congrès (minutes complètes) «qu'on pouvait mettre en évidence les contradictions apparues pendant le colloque, les erreurs de langage, le problème institutionnel, etc.

Qu'on pouvait penser sortir la substantifique moelle des travaux extrêmement complexes parlant du passé, pouvant créer une dynamique qu'on ne peut soupçonner maintenant.»

Il a fait référence à un travail élaboré de l'un de ses compatriotes Jean-Luc Courron, qui dans une thèse



Jean-Claude Quiniou et Ghislaine Azémard: être là où naît la contradiction.

d'Etat sur le problème des TV communautaires au Québec a très bien repris l'idéologie américaine de «l'accès», de la «communauté», etc.

Intéressé par le travail de M. Courron, Jean-Claude Quiniou est venu voir ce qu'il était advenu des expériences les plus intéressantes comme le vidéographe et TVC 4 de St-Jérôme. «Je cherche à comprendre pourquoi cela a faibli ou a complètement disparu. Et comment tout cet acquis, joint maintenant à quelque chose de moins subjectif et de moins utopique, joint aussi à la capacité techno-

logique qui existe au Québec, au Canada, en Amérique du Nord — le satellite entre autre — ... comment tout ça pourrait être réactivé dans un échange égal avec la France où, nous avons notre problématique, notre complexité socio-économico-politico-juridique.»

M. Quiniou explique que c'est maintenant vers l'Italie que se tournent les espoirs. En Italie triomphent la radio et la télévision communautaires locales. C'est tellement confirmé, que 50% de l'écoute-radio est aujourd'hui, en Italie, sur la base des radios locales.

M. Quiniou a souligné qu'il n'avait pas de problème de langue entre lui et les Italiens. Pas plus, dit-il, qu'il n'en a eu avec certains Québécois. «Là où les gens voient des problèmes de langage, moi je vois des problèmes de concepts... Chez nous, un certain nombre de concepts marxistes sont passés dans les moeurs. Et c'est comme ça qu'on parle. On parle de situation complexe, d'appropriation collective des moyens de communication. Je suis certain que dans les comités de quartier, au Québec, on accepte et on comprend ce langage.»

M. Quiniou vient d'adhérer aux Gens d'images: «L'Association est en train de s'ouvrir après la mort du père sur une nouvelle problématique incluant la communication sociale, puis des problèmes techniques, des problèmes de futurologie, de satellite. Donnant une dimension qu'a assez bien traduite, d'ailleurs, Pierre Savignac dans «Le manifeste iconique».



Guy Gauthier: sémiologue, professeur et passionné de BD.

... de fèves et de haricots

«Aller à un congrès, c'est toujours un pari. Des fois, on perd. des fois on gagne. Je dirai que je n'ai pas eu, ici, de grandes révélations. Mais il faut que ça décante.»

M. Guy Gauthier, docteur en sémiologie de l'image - l'un des rares, sinon le seul en France - a tenu sur l'enseignement de la bande dessinée un atelier qui fut couru et très apprécié. C'était pourtant un exposé dans le plus pur style universitaire. Un participant le lui a fait remarquer en s'empresant d'ajouter: «J'ai eu l'impression de participer et, plus important encore, l'agréable surprise d'être en présence d'un excellent théoricien qui doutait.»

C'est vrai, reconnaît M. Gauthier, «que compte tenu de ma formation, de mes habitudes, de mon âge, je ne sais pas faire, en une heure, autre chose qu'un exposé magistral. Maintenant, pour ce qui est du «doute», ou de la «vérité», je trouve que ça serait tout de même paradoxal que les sciences sociales encore balbutiantes soient plus dogmatiques que les sciences exactes qui les dépassent de loin sur le plan de la «scientificité», entendu au sens strict.

Dans l'enseignement, ça consiste à dire: moi, je suis enseignant, c'est mon statut, je suis payé pour ça; vous, vous êtes étudiants, c'est votre statut, vous payez pour ça. On n'est pas à égalité; je ne veux pas jouer le démagogue. Mais on va essayer de faire un morceau de chemin ensemble en se posant un certain nombre d'interrogations, de manière à ce que chacun puisse continuer ensuite: l'enseignant sur sa recherche, l'étudiant sur sa réflexion.»

Refusant de dire si sa démarche était singulière en France dans l'enseignement institutionnel, M. Gauthier avoue qu'il est parfois gêné de ce que la France lui paraît trop souvent comme terre de certitude. «Mais je ne suis pas sûr que cela soit profond. Je me demande si ceux qui «affirment» ne sont pas ceux qui veulent exorciser leur doute. Si seulement, on se rappelait qu'aux origines du cartésianisme il y avait le doute: en fait, ce qu'il faudrait c'est revenir aux sources. En France, je vais vous dire, on a besoin d'un Descartes! Un Descartes qui arrive et qui dise: on ne sait rien et on recommence tout.»



La bande dessinée passionne M. Gauthier parce qu'elle fait partie du monde général de l'image. «J'ai fait une thèse de doctorat sur la bande dessinée mais je m'intéresse aussi à la photographie, à l'affiche, à la vidéo. Je suis critique de cinéma. Cependant mon intérêt pour la BD remonte très loin, quand j'étais gosse. Et comme j'aime en savoir davantage sur les choses qui me plaisent, j'ai poursuivi...»

«À y regarder de plus près, la bande dessinée c'est un endroit passionnant. Un endroit où vous avez de l'image, de la langue, où ça s'interpénètre. Où la langue se fait image; lorsque les lettres deviennent colorées, tordues, biscornues, se tapent dans le dos, ça veut dire qu'elles participent à l'univers figuratif. En même temps, le dessin se fait écriture (Yves Lacroix a bien montré cela dans son atelier).»

Guy Gauthier connaît bien le Québec où il a beaucoup d'amis. «Le Québec représente pour moi, qui lis l'anglais mais le parle très mal, une ouverture sur l'Amérique. Un accès à ce continent riche sur le plan de la théorie et de la recherche.

«Pourtant, trouver ici une même langue mais une culture différente nous amène parfois à ne pas nous comprendre...il y a une espèce de malentendu fantastique qui s'installe. Je vous donne un exemple: hier, j'ai découvert que les fèves du Québec n'étaient pas nos fèves à nous. Vous allez me dire: des fèves, des haricots, ça n'est pas très important. Mais s'agissant de concepts, c'est parfois la même chose. On est toujours en train de vérifier si on a le même code. Et, en vérifiant, on passe parfois à côté.»

à l'an prochain à Strasbourg

Une forte délégation québécoise: professeurs de l'UQAM, enseignants de cégeps, praticiens et théoriciens de l'ensemble de la province, participeront, en octobre prochain, au congrès des Gens d'images qui se tiendra en France, à l'Université de Strasbourg. Brigitte Sicard, coordonnatrice, sort à peine du colloque qu'elle prépare le prochain. «Il a été décidé que les Québécois n'organiseront que des ateliers de type «team teaching. Ca ne résoud pas nécessairement les problèmes de fond, mais, pédagogiquement, c'est plus intéressant.»

Brigitte Sicard, peu de temps avant la tenue à l'UQAM du premier congrès franco-québécois des Gens d'images, souhaitait qu'au colloque il y ait échange, voire confrontation, entre les théoriciens issus de formation différente; mais surtout entre les praticiens et les théoriciens de l'image. L'affrontement n'a pas eu lieu: «C'est l'un des échecs du congrès; chacun est resté sur ses positions. Personne n'a cherché à voir clair à la faveur de l'autre. Les théoriciens ont dit: les praticiens nous ennuiant. Les praticiens ont dit: les sémiologues nous cassent les pieds. Au fait, ce que disaient les praticiens, c'était que toute théorie de l'image leur cassait les pieds. Et pourtant, la science de l'image n'a pas posé, durant le congrès, les vrais problèmes, tous les problèmes de fond.

«Par exemple, le côté psychanalytique a presque été écarté du colloque; on a peu



Brigitte Sicard: poursuivre dans la voie difficile...

entendu parler des effets du plaisir, de la libido, dans l'analyse des images. On n'a pas reposé les problèmes de l'esthétique: qu'est-ce qu'une belle image et pourquoi on la trouve belle. Et pourquoi d'autres images ne sont pas belles. Et pourquoi ce qui est laid ne pourrait pas être analysé avec les mêmes effets de sens que ce qui est beau? Rien, non plus n'a été posé en terme politique, idéologique, sauf peut-être chez Thérien, Lacroix et Gauthier.

«Dans une majorité d'ateliers, par contre, ce fut très animé, très vivant. La dynamique des ateliers a bien marché. Dû en grande partie à l'équipe de Québécois qui a travaillé au congrès: un taux de ressources humaines que j'avais rarement vu ailleurs.»

Il y a eu aussi, dit-elle, de nombreux «contacts sourds»: des gens ont communiqué, ont décidé de travailler ensemble des deux côtés de l'Atlantique. Et, il y aura la publication des «Actes du congrès» au printemps. Tout ça, c'est positif.

«Et même l'aspect le moins réussi du congrès avait quelque chose d'intéressant: l'expérience du mélange des genres est à poursuivre, avec toutes les contradictions que cela pose. Il est évident que c'est très frustrant. Mais la frustration, c'est formateur. Et je suis certaine que c'est plus révolutionnaire de vouloir s'affronter sur le terrain théorie pratique. Le problème est là, pourquoi chercher ailleurs. Travail manuel et travail intellectuel peuvent-ils faire un bon ménage quelque part?»

Des pluviomètres pour connaître le climat

Dans le but d'améliorer son réseau d'observation météorologique, le ministère des Richesses naturelles du Québec en a confié l'étude de rationalisation à un comité spécial formé de représentants de l'Université Laval, de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) ainsi que de l'UQAM en la personne de M. Isztar Zawadzki, directeur du programme d'études avancées en sciences de l'atmosphère.

Après avoir décidé sur quoi devait porter l'étude, et s'être mis d'accord sur la répartition des tâches et l'expertise des ressources humaines, il a été convenu que l'UQAM prendrait en sous-traité l'étude des climatologies statistiques, le contrat étant octroyé à l'INRS.

La rationalisation va porter sur trois paramètres, savoir principalement la pluie, la neige, la température. Le réseau de météo est très dense dans les régions habitées mais très dispersé dans le Nord québécois. Pour améliorer la qualité de l'information, comment augmenter la densité du réseau? Dans une première étape, on cherche à savoir combien de pluviomètres il faut dans une région donnée pour mesurer la pluie moyenne. Si la pluie varie de place en place, on a besoin de plusieurs pluviomètres. Si elle varie beaucoup, alors, encore davantage de pluviomètres! En sciences de l'atmosphère, à l'UQAM, on essaie de définir les régions du Québec où les trois paramètres (pluie, neige, température) sont différenciés. Autrement dit, on étudie la variabilité, dans le temps et dans l'espace, de la précipitation et des températures. On regroupe ensuite les résultats par région afin d'établir les différentes structures hydrologiques. Pour faire ce travail, on

se sert des données existantes recueillies par les réseaux fédéral et provincial de météo (certaines données remontent à 50 ans) en recourant à l'ordinateur. Cette étude s'intègre au corps du programme de maîtrise en sciences de l'atmosphère; les étudiants en tirent des sujets de thèses. «Quelle est la structure spatio-temporelle d'une région donnée, soit en pluie, soit en neige? Notre tâche est de répondre à cette question», résume M. Zawadzki.

C.A. M. Zawadzki explique la carte des observations de surface du Québec.



Cris du coeur



Mme Diane Patenaude-Massicotte

C'est, semble-t-il, par pure coïncidence, que le troisième spectacle de la session au module d'art dramatique tiendra davantage du «collage» de textes que du déroulement linéaire d'une action.

Cette fois c'est Monique Lepage, dont l'activité artistique est bien connue, qui a conçu et mis en scène le spectacle. Six dramaturges québécois s'y retrouvent: Loranger, Levy-Beaulieu, Daigle, Mercier, Tremblay et Barbeau. Entre chacun des extraits, des textes chantés sur une musique de Harry Schneider et quelques chorégraphies sous la direction de Louise Lussier.

Diane Patenaude-Massicotte, étudiante de troisième année, participe à «Cris du coeur» en tant que comédienne et chef de production. Elle nous donne sa vision personnelle de la pièce: «Le thème de la femme me semble mis en évidence mais sans complaisance. Dans tous les extraits, les femmes sont des personnages forts et l'homme, ma foi, est assez silencieux.»

La distribution comprend onze comédiens, dont quatre hommes. La plupart d'entre eux sont appelés à jouer deux rôles assez dissemblables. C'est le cas de Diane: «Dans Coup de sang de Jean Daigle, je joue une tante bonne enfant; un peu plus loin, dans Jour après jour de Loranger, j'incarne une mère de 1930, bourgeoise, snob, détestable. J'ai une telle antipathie pour Berthe que cela me stimule à la jouer le mieux possible!»

Pour être fin prêt pour le 20 décembre, les membres de l'équipe de production ne travaillent pas moins que vingt heures par semaine, y compris les week-end. Et tous mettent la main à la pâte aux costumes, aux décors, etc. Diane Patenaude-Massicotte, comme chef de production, doit prendre les bouchées doubles. «En somme, je fais les courses, dit-elle. Pour les décors, les accessoires, les costumes. Je suis le grand argentier, j'administre le budget de la production. J'établis l'horaire de disponibilité des comédiens et je fais le lien entre le module et le metteur en scène. Je tenais à prendre la responsabilité de cette tâche au moins une fois avant de quitter le module.»

Les étudiants apprécient-ils d'être dirigés par un metteur en scène de l'extérieur? Mme Massicotte répond pour elle-même: «J'avais une certaine difficulté au début parce que je n'avais jamais travaillé d'une façon aussi rigide. Avec Mme Lepage, la mise en place est faite au petit doigt près, le travail est très discipliné. Cela coule de source. Pour ma part, j'en suis très satisfaite.»

«Cris du coeur» sera présenté les 20, 21, 22 et 23 décembre à 20h à la salle de spectacle du module, rue Ste-Catherine. C'est un long spectacle d'une durée de trois heures; un entracte permettra à tout un chacun de reprendre son souffle.

D.N.

Biologie de la communication

L'été dernier, le département de biologie recevait une demande inusitée: offrir un cours de biologie de la communication aux étudiants du module de musique, option musicothérapie. Luc Desnoyers accepte de répondre à la demande et se met en frais de «monter» ce cours qui n'apparaît jusqu'alors dans aucun syllabus universitaire.

A l'intérêt de concevoir un nouveau cours se mêlent une série de difficultés nouvelles: «Il y a très peu de littérature sur le sujet, explique Luc Desnoyers, et les quelques manuels qui existent sont plutôt destinés aux linguistes. Je n'avais donc presque pas de matériel de référence. Une autre difficulté venait du fait que j'ignorais les besoins de ces étudiants; je savais tout juste qu'ils ne devaient pas partager les préoccupations de nos habitués étudiants de bio. Autre obstacle: je ne suis pas musicien et eux n'ont pas de formation scientifique!»



M. Luc Desnoyers

Malgré tout, le cours démarre comme prévu. Il consiste grosso modo à étudier les fondements biologiques de l'émission et de la réception des sons. Du côté production des sons, analyser la chaîne de communication verbale à partir du système respiratoire, du larynx et des cordes vocales et enfin de la fonction d'articulation. Du côté de l'audition, voir de près l'anatomie de l'oreille, ses fonctions périphériques, le rôle du cerveau quant à la perception des sons ainsi que les mécanismes mentaux qui s'y rattachent.

Luc Desnoyers ne regrette pas du tout de s'être embarqué dans cette expérience: «Depuis le début, il y a énormément d'interactions entre les étudiants et moi. Je tente de faciliter leur apprentissage de ce mode de connaissance. Ils m'aident à apprivoiser une terminologie et des problèmes qui ne me sont pas familiers. Quand je pense que le département de biologie offre 92% de ses cours aux étudiants du module de biologie! Pourtant, les biologistes ont des choses à offrir aux non-scientifiques. Cela d'ailleurs est très stimulant. Et exigeant.»

M. Desnoyers souhaite que s'estompent les barrières entre acousticiens, biologistes et musiciens. Il y a là, à son avis, un secteur de recherche tout-à-fait fascinant.

C'est en changeant de cassettes sur son appareil radio qu'il fait cet aveu...

D.N.

Séminaire d'histoire des maths

Pour suivre avec plaisir et profit un séminaire d'histoire des mathématiques, faut-il connaître la théorie des nombres, la géométrie non-euclidienne, le calcul différentiel et intégral? Pas toujours. Mais ça aide. Sans doute beaucoup.

Pourtant, en écoutant M. Louis Charbonneau traiter des mathématiques dans la science et la société à l'époque de la Révolution scientifique, on ne trouve rien de rébarbatif ni de desséchant, bien au contraire, à suivre avec lui leur évolution et voir la place qu'elles occupaient dans l'interprétation des phénomènes naturels à l'intérieur de trois écoles de pensée, celle de Platon, celle d'Aristote et celle du mécanisme. Une période qui va grosso modo de la Renaissance à Descartes.

Flattant à son insu l'ego du plus cancre en maths, M. Charbonneau relate quelque part en parlant du système platonicien: «... pour connaître la nature même des phénomènes réels, les mathématiques n'étaient d'aucune utilité.» Et encore, de quoi combler d'aise l'inactif éclairé, coiffé du bonnet d'âne: «On ne conçoit pas qu'une meilleure connaissance de la nature va nous permettre de l'améliorer en agissant sur les phénomènes.» Hors contexte, bien entendu.

Soit dit en passant, M. Charbonneau, mathématicien, professeur substitut au département de mathématiques à l'UQAM est le



Le conférencier, M. Louis Charbonneau, premier docteur en histoire des mathématiques au Québec.

seul Québécois à détenir un doctorat en histoire des mathématiques (Paris).

Sa conférence, la première de l'année universitaire, assure la continuité avec la série d'une dizaine d'exposés donnés dans le cadre du séminaire par des collègues et par lui-même l'an dernier. Elle devrait faire le lien avec une autre série de sujets portant sur le XVIIe siècle et les mathématiques.

«Souvent les étudiants se plaignent que les théories mathématiques sont désincarnées, sans connotations ni à l'Histoire, ni au monde physique, explique le

responsable, M. Jacques Lefebvre, du département de mathématiques. Notre modeste séminaire essaie d'apporter une solution. Mieux situer les mathématiques dans le temps, mieux connaître les époques de leur élaboration. Ces perspectives sont plus faciles à établir avec les événements passés que présents. Enfin, nous aimerions avoir un éclairage de philosophes, de sociologues, d'historiens et d'hommes de science en général.»

Quant à la conférence de M. Charbonneau, son enregistrement sur place est déjà rendu à l'Université du Québec à Rimouski, ce qui démontre que, comme les hommes, les idées voyagent.

Claude Asselin

Comité inter-universitaire

Le 25 novembre avait lieu la première réunion officielle du comité inter-universitaire des services socio-culturels des universités québécoises. Provenant de huit universités, les directeurs présents à la rencontre ont situé leur service respectif, dans ses objectifs, ses structures et ses modalités d'action.

A court terme, le comité s'est octroyé deux tâches: former un groupe de travail autour de la question du cinéma (former un regroupement des universités, par exemple, pour la négociation

de location de films, etc) et participer aux débats sur l'ouverture des services socio-culturels scolaires aux réalités locales, municipales, etc. Débats de l'heure au Haut-Commissariat à la Jeunesse, aux Loisirs et aux Sports ainsi qu'à la Fédération québécoise des services socio-culturels.

Notons que, pour 77-78, le secrétariat du comité sera assumé par le service d'animation socio-culturelle de l'UQAM, dirigé par Gilles Gagnon.

Les étudiants étrangers à l'UQAM

Les 11, 12 et 13 novembre derniers, le service d'accueil des étudiants étrangers organisait une session pour les nouveaux arrivants de septembre 77. Financée par l'ACDI (Agence canadienne de développement international), cette session a été animée, entre autres, par Micheline Bourassa, responsable du service à l'UQAM.

Que les étudiants viennent de l'Europe ou des pays francophones d'Afrique, ils subissent tous, à des degrés divers, un certain choc culturel. C'est pour leur permettre d'échanger leurs impressions sur cette expérience que la session réunissait des anciens et des nouveaux, des Québécois et des ressortissants étrangers, des Blancs et des Noirs.

Selon Micheline Bourassa, le choc culturel a plusieurs causes: la course aux horaires et le rythme de vie effréné d'ici, l'immensité et l'anonymat de la grande ville, les particularités alimentaires, les difficultés de compréhension du langage, le difficile climat de la session d'hiver. Sans compter l'adaptation à un nouveau type d'ensei-

gnement et à de nouveaux modes d'apprentissage.

Cette année, l'UQAM compte 185 étudiants provenant majoritairement d'Europe: France et Belgique. Un bon nombre d'Africains arrivent ici dans le cadre des ententes entre l'ACDI et leur pays d'origine: Mauritanie, Mali, Niger, Cameroun, Côte d'Ivoire, Madagascar, etc. Quelques-uns viennent d'Haiti, d'autres d'Amérique Latine. Ils ont entre 20 et 35 ans et retournent généralement dans leur pays pour les quatre mois hors session.

C'est en début d'année qu'ils font davantage appel au service d'accueil de l'Université. «Surtout pour des questions de transfert de fonds», souligne Micheline Bourassa. Je dois à ce moment-là communiquer avec les ambassades ou avec les gouvernements pour accélérer le processus. Les étudiants qui arrivent ici avec un visa d'étudiant n'ont aucun droit juridique ou social comme le droit au travail. Je m'occupe, par exemple, de leur obtenir des assurances accident et maladie. Je fais également des rencontres individuelles ou de groupes pour

leur donner certaines informations de base sur la vie d'ici: le système monétaire, alimentaire, vestimentaire; le fonctionnement de l'Université, les possibilités de sorties culturelles à peu de frais, etc.»

Le plus gros problème demeure celui du logement. Pour les étudiants d'ici et à fortiori pour les étudiants étrangers qui doivent se débrouiller avec bien peu de moyens financiers.

«Il faut que nous nous occupions de cette question, explique Micheline Bourassa, car inutile de nous le cacher, il existe encore énormément de ségrégation dans ce secteur. En général, les propriétaires se méfient des étudiants, particulièrement des étudiants étrangers, bien davantage encore des étudiants noirs.»

Pour la période des «Fêtes», le service d'accueil prévoit mettre sur pied, en collaboration avec Tourbec, un séjour dans une base de plein air et dans des familles pour les étudiants qui le désirent. Heureuse façon de contrer l'isolement et la nostalgie qui atteignent certains d'entre eux en pareilles journées. D.N.

Les gens d'ailleurs...

Marcel Corneloup

«Je trouve que les Québécois ont gardé ce que nous avons perdu en France: la voix spontanée... Quand les parents ne chantent plus à la maison, les enfants non plus ne chantent pas...»

Pédagogue de la musique éminemment recherché des deux côtés de l'Atlantique, auteur de maints ouvrages d'initiation musicale à l'élémentaire, qui, fruit de sa propre expérience, font autorité, directeur général du mouvement international des chorales «A Coeur Joie», M. Marcel Corneloup était de passage au module de musique de l'UQAM où il a dirigé une session pédagogique de trois jours en éducation musicale à l'intention des professeurs et titulaires de classes à l'élémentaire. C'est dans une période de repos entre deux cours que M. Corneloup, délaissant une salle comble de têtes penchées avec application sur des partitions musicales, a fait part de quelques réflexions personnelles. «Je crois que tout ce qui est bien fait dans la vie, que ce soit du domaine littéraire, théâtral, artisanal, eh bien tout cela donne des joies profondes à l'homme. L'artisan qui fait bien sa paire de sabots a autant de joie que le chanteur qui s'exprime avec sa voix. C'est le propre de l'oeuvre d'art, de tout ce qui est expression de l'homme en définitive.»

«Certaines disciplines comme les arts plastiques et le dessin, demandent de la part de l'homme une exigence et une discipline qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Et pour arriver à s'exprimer en musique ou en dessin, il faut un travail, une exigence de soi-même, une discipline qui est considérable. Alors, il y a peu de personnes qui acceptent cette discipline. Ce qui fait que par opposition, l'art est l'expression de quelques-uns.»

A ce point, M. Corneloup apporte un corrigé. Comme il le rappelle, au temps de Charlemagne, dans les disciplines universitaires, la musique passait avant la grammaire et le calcul. Si bien que tout le monde qui étudiait faisait plus de musique que de français et de calcul. Alors il y avait plus de chantes et de maîtrises que de gens lettrés. A cette époque-là, tout le monde acceptait les disciplines musicales. «On a renversé l'ordre des facteurs, déplore M. Corneloup. On a donné à l'expression littéraire la place première. Tout le monde fait de la littérature, tout le monde est à peu près capable d'écrire une lettre, une page, une correspondance... Mais comme la musique est reléguée au dernier plan, il y en a très peu qui peuvent s'exprimer et qui acceptent cette discipline de travail. Ce sont là, à mon avis, les causes profondes de l'état actuel de la musique, ce qui fait dire faussement aux gens: «Ah, les musiciens sont des êtres doués». Quelle expression malheureuse! Il n'y a pas plus de gens doués en musique qu'en littérature ou en peinture. Il y en a autant... Mais il y en a plus qui travaillent en littérature qu'en musique. Le jour



où on redonnera la première place à la musique, les rôles seront renversés.»

Soulignant que la musique a perdu progressivement sa place de choix au cours des âges, M. Corneloup s'en prend avec véhémence aux Victor Hugo, Lamartine et compagnie qu'il considère fautifs «car ils n'y comprenaient rien et n'aimaient pas la musique», ces romantiques qui ont mis en premier plan l'expression individuelle, qui se sont situés, EUX, avant l'art. Tout le monde s'est réfugié alors dans la littérature, devenue l'expression des expériences heureuses ou malheureuses de l'homme: «Le 19e siècle a imposé la littérature, on n'a parlé que par les poètes. En musique par ailleurs, on relevait une certaine pudeur dans l'expression. Et cette compréhension facile vis-à-vis du peuple, la musique ne l'a pas eue.» En Allemagne par contre, nuance M. Corneloup, la culture musicale est restée beaucoup plus grande qu'en France, en raison de la tradition protestante, du besoin d'exprimer, de chanter Dieu régulièrement à travers des choses faites pour le peuple, en particulier le choral. Luther disait qu'il ne voulait pas d'un instituteur qui ne fasse pas chanter les enfants. Il fallait des instituteurs-musiciens. Quelle influence considérable!

«Tout ça est un problème d'éducation, de Charlemagne à aujourd'hui. Si la musique est vraiment un élément profond de l'éducation, le peuple s'exprimera par elle. Et avec goût, si on lui donne une culture musicale de qualité. Or chez nous, en France, il y a 700 écoles de musique pour 36 000 communes. Ce qui veut dire 35 000 communes sans écoles de musique. C'est tout simple. La musique est délaissée.»

Le cours doit reprendre. Ponctuel, réglé comme un métronome, M. Corneloup est de nouveau face à sa classe pédagogique: «Une, deux, trois! Les voix de femmes avec xylophone et timbale seulement!»

Claude Asselin



Dédé Desjardins: un bon show

C'est une performance remarquable — bien que peu universitaire — que Dédé Desjardins, ex-vedette de la Commission Cliche et de la FTQ-construction, a offert à une trentaine d'étudiants rassemblés jeudi dernier dans un local du pavillon Louis-Jolliet. L'occasion était belle: une invitation de M. Jean-Marc Pottle, professeur au département de science politique, dans le cadre d'un cours intitulé «Syndicalisme et politique au Québec.»

M. Desjardins s'est dit prêt à répondre à toutes les questions, mission dont il s'est fort bien tiré. Tel que promis, il avait réponse à tout, ce qui n'était pas tâche facile, l'auditoire ayant en main

des interrogations fort précises concernant la violence sur les chantiers, certains pots-de-vin perçus par ses agents d'affaire, les relations du local 144 avec l'ex-ministre du travail Cournoyer, une accusation d'extorsion, une affaire de vol et de recel de pneus, d'escapade à Haïti, d'impôts non payés, etc.

Les pots-de-vin dans ce syndicat? «Sur 200 agents d'affaire, 2 ont été formellement accusés d'en avoir reçu. Ce n'est pas si mal. D'autant plus que ces gars-là ne se promènent pas avec des pancartes dans le dos pour qu'on puisse les reconnaître.» Il a fait l'historique des conflits inter-syndicaux dans ce secteur à travers le Québec, après 1963. «On accuse la FTQ d'utiliser des fiers-à-bras mais on n'explique jamais l'origine du problème. On ne parle pas de l'accueil réservé à l'époque par la CSN aux travailleurs de la FTQ sur les chantiers: à coups de chaînes et de barres de fer. Il a bien fallu se défendre.»

Comment expliquer toute cette violence dans la construction? «Il y a 150 000 travailleurs pour 100 000 emplois: c'est une lutte pour la survie. Les lois ne prévoient aucun contingentement et n'importe qui peut s'improviser peintre ou manoeuvre: il n'a qu'à se procurer un permis du gouvernement. En ce moment, quatre unions se disputent les mêmes jobs plutôt qu'une seule. Les coqs ne sont pas méchants même s'ils participent à des

batailles de coqs: quelqu'un les met dans l'arène!» Les lois sont donc, à son avis, grandement responsables de la situation, d'autant plus que la plupart de ces métiers sont saisonniers et parfois dangereux.

Une loi stipule que tout individu ayant un dossier judiciaire ne peut occuper un poste permanent syndical dans la construction. André Desjardins avait obtenu le pardon pour un acte commis en 53 «qu'il regrette beaucoup». Or, suite à la commission Cliche, la cour a suspendu ce pardon pour «mauvaise conduite». la cause est présentement en appel; en attendant, il gère sa propre compagnie baptisée «André Desjardins et consultants.» Et c'est à ce titre qu'il a servi de conseiller au local 144 de la FTQ-construction lors des dernières négociations... «Rien n'est plus anti-démocratique qu'une tutelle. Ce n'est pas un hasard si ce sont les quatre syndicats les plus militants de la construction qui ont été mis en tutelle.»

Quoi qu'il en soit, les personnes ayant assisté à cet exposé inusité, parsemé de boutades et de pointes d'humour, ne se sont pas ennuyées. Et Dédé non plus: il est prêt à revenir n'importe quand, pour se confronter à n'importe qui. «Je n'ai rien à cacher.» Même pas son adresse et son numéro de téléphone qu'il a communiqués spontanément à l'assistance. Claire Gauthier

Bref

On aura déjà appris, par la tv et la radio que Miss Coupe Grey 1977, Mlle Louise-Josée Mondou, est étudiante à l'UQAM.

Mlle Mondou termine avec la session d'hiver son bac en enseignement au préscolaire et à l'élémentaire. Entre temps, elle enseigne dans une pré-maternelle à Varennes, où elle demeure; elle donne aussi des cours d'arts plastiques aux enfants de 7 à 8 ans, sous les auspices de la ville de Varennes.

Après le bac et la Coupe Grey, quoi? Mlle Mondou songe à faire sa maîtrise... et à devenir commentateur (ou commentatrice) sportif (ou sportive) à la tv.

Concert de musique canadienne

Les étudiants du cours MUS 3110 donnent un concert de musique canadienne sous la direction de M. Louis Cyr, le lundi

12 décembre. Rendez-vous au Palais du commerce, salle 3445, à 19h30. L'entrée est libre.